

# Une histoire particulière de la mondialisation : Technique, travail et industrialisation de la noix de cajou au Mozambique

**Fernando Bessa Ribeiro**

*Maître de conférence à l'École des Sciences Humaines et Sociales de l'Université de  
Trás-os-Montes et Centre Interdisciplinaire en Sciences Sociales de l'Université Nova de  
Lisboa (Portugal).  
Email : fbessa@utad.pt.*

## Résumé

*La transformation industrielle de noix de cajou au Mozambique a connu de importants changements au cours des trente dernières années, spécialement dans le domaine des techniques et des conditions de production. L'article examine ces changements, avec une attention sur les impacts qu'ils ont engendrés dans une usine située au sud du Mozambique, construite selon le projet proposé par la Banque Mondiale. En utilisant les données recueillies pendant plusieurs enquêtes ethnographiques, la discussion cherche à démontrer que le choix technique et l'organisation du travail est étroitement dépendante d'options politiques et des luttes sociales dans les espaces de production. Ceux-ci, à leur tour, sont très conditionnés par les dynamiques politiques et économiques globales, notamment soutenus au Mozambique par les organisations financières internationales. Sans la mondialisation, il n'est pas possible de comprendre les changements gestionnaires et techniques vérifiés dans cette industrie, qui produisent de très forts impacts dans l'organisation de la production et des conditions de travail.*

**Mots clés:** Usines, ouvrières, ethnographie, politiques de production.

## Abstract

*Industrial processing of cashew nuts in Mozambique has undergone significant changes over the last thirty years, especially in the field of production techniques and conditions. The article examines these changes, focusing on the impacts they have created at a plant in southern Mozambique, built according to the World Bank project proposal. Using the data collected during several ethnographic surveys, the discussion seeks to demonstrate that the technical choice and organization of work is closely dependent on political and social struggles in production spaces. These, in turn, are very conditioned by the global political and economic dynamics, particularly in Mozambique supported by the international financial organizations. Without globalization, it is not possible to understand the managerial and technical changes that have been verified in this industry, which have very strong impacts on the organization of production and working conditions.*

**Keywords:** Factories, workers, ethnography, production policies.

## Introduction

Très orientée vers les marchés externes, surtout ceux des États-Unis et de l'Europe, l'industrie du cajou été très touchée par les changements politiques et économiques vérifiés à l'échelle globale. Sans prendre en considération la mondialisation,<sup>1</sup> il n'est pas possible de comprendre les changements gestionnaires et techniques vérifiés dans cette industrie, qui produisent de très forts impacts dans l'organisation de la production et dans les processus de transmission des savoirs et savoir-faire.

Le début de l'article fait la présentation de la stratégie méthodologique, selon laquelle j'ai organisé le travail de terrain, suivi de la discussion du trajet historique de l'industrie de transformation de la noix de cajou au Mozambique, en soulignant les changements au cours des trente dernières années et leurs effets sur la configuration des usines de transformation de la noix de cajou, les choix techniques et l'organisation du travail. A titre d'exemple et de démonstration ethnographique, une usine de transformation de noix de cajou a été choisie, localisée à Jongué (district de Manjacaze). L'argument cherchera à démontrer que les changements sont la conséquence de choix politiques, certains liés à la mondialisation, des luttes sociales impliquant l'État, des capitaux et des travailleurs.

## 1. Lieux de production et travail de terrain

Du point de vue méthodologique, l'article s'inscrit dans les « ethnographies globales » (Burawoy *et al* 2000, Ribeiro 2010), simultanément attentives aux structures et processus d'ampleur mondiaux et aux existences des acteurs sociaux, surtout dans les lieux de production. Étant donné les impacts en termes de processus de changement social provoqués par l'industrialisation en Afrique, cette ethnographie essaye de suivre les propositions énoncées par Wolf (1982) et Wolf et Silverman (2001), capable de rendre compte des connexions, des dépendances et des dynamiques qui s'établissent entre les différentes sociétés et cultures du système mondial. Face à l'explosion de la société traditionnelle, comme le reconnaît Geertz (1992), Wolf (1982 : 390-391) nous

<sup>1</sup> *Globalisation pour la plupart des auteurs (Featherstone 1997, Giddens 2000, García Canclini 2007), formation globale pour Chase-Dunn (1991), culture globale pour Appadurai (1990), système global pour Sklair (1991), nous sommes devant un concept pluriel avec des dimensions économiques, politiques, sociales et culturelles, parmi d'autres. Malgré la production d'une compression géographique radicale et l'intensification de la conscience du monde (Robertson apud Steger 2006 : 19), elle n'a pas conduit à l'homogénéisation imaginée par Marx. Elle combine, comme le soutient Santos (2001 : 32), universalisme, dissolution de frontières nationales, cosmopolitisme avec particularisme, diversité locale, appartenance ethnique et communautarisme. Si c'est juste de dire que le centre exerce une influence colonisatrice sur les périphéries, celles-ci peuvent utiliser les ressources technoscientifiques pour les mélanger dans leur propre culture (Hannerz 1987, 1992). En d'autres termes, il émerge de la mondialisation une tension essentielle et structurante entre homogénéisation et différenciation, exprimées par tendances et dynamiques contradictoires. Bien sûr, la mondialisation n'est pas la rencontre agréable de cultures différentes. Comme le note Jameson (2001), nous sommes face un processus que vise la transformation d'une culture et d'un mode de vie particuliers en la culture et un mode de vie hégémoniques.*

rappelant que ne pouvons plus concevoir les sociétés comme des systèmes séparés, ni même imaginer les cultures comme des totalités intégrées orientées vers un « tout » autonome et organisé. L'influence des travaux liés à l'anthropologie de l'entreprise et aux études sur les ouvriers dans les usines (Bazim 2001 ; Selim 2001 ; Burawoy 1979 ; Estanque 2000 ; Lazarus 2001 ; Flamant et Jeudy-Ballini 2002 ; Durão 2003 ; Granjo 2003 et 2004), est présente dans l'ethnographie réalisée, notamment en ce qui concerne l'identification et la compréhension des dimensions politiques de l'organisation et des rapports sociaux dans les entreprises.

Avant le début de l'enquête, il a fallu négocier pour accéder à l'espace de production et choisir une « stratégie » méthodologique. Dans son travail de terrain sur les entreprises, Selim (2001: 69-71) invoque justement le fait que l'entrée du chercheur dans les institutions de ce genre – propriété privée, espaces rigoureusement délimités et à l'accès contrôlé – dépend de la volonté et de la réceptivité de l'administration. Même lorsque l'on opte pour la stratégie de l'anthropologue masqué en ouvrier, on continue à être conditionné par les contraintes imposées par l'administration de l'entreprise, la première étant celle d'ouvrir la porte de l'espace de production et de réussir à être admis comme travailleur. Mais ce n'est pas tout : la position dans le groupe, c'est-à-dire, la place que nous allons occuper dans l'espace de la production conditionne aussi ce que nous observons. Cette position a été définie, la plupart du temps, plus par la volonté des autres que par la mienne. Nous sommes devant des catégories sociologiques fondamentales, comme le genre, l'âge, la nationalité, la classe et la race. En d'autres termes, être un homme adulte, portugais, instruit et blanc étaient les signes qui définissaient mon positionnement dans l'usine. J'ai de ce fait connu une proximité plus grande avec les hommes qu'avec les femmes. La langue, nonobstant l'utilisation quotidienne de la langue portugaise, parlée par presque tous les ouvriers de l'usine, a aussi posé des problèmes. Or, c'est la langue qui nous ouvre la « porte » pour la compréhension du « non-verbal », des gestes et signes associés aux mots (Martinelli 2000: 99-100).

Au contraire de ce qu'accomplirent Burawoy (1979) et Estanque (2000), j'ai fini par choisir d'être dans l'espace de la production sans la pratique continue d'une tâche productive. Ainsi, au lieu d'assumer la position d'ouvrier dans un secteur déterminé, une présence non productive a été privilégiée, à l'image de Granjo (2003) par rapport à la production d'aluminium au Mozambique. Le fait d'avoir assumé de façon explicite la condition de chercheur et une présence non liée à l'exercice d'une tâche productive a aidé, paradoxalement, le processus de l'enquête en autorisant ma libre circulation dans tout l'espace de production, l'observation des diverses phases productives et le dialogue avec les travailleurs. Bien que ne travaillant pas dans l'usine, j'occupais une partie de mon temps à l'apprentissage rudimentaire des gestes techniques nécessaires à l'exécution des tâches productives et à l'apprentissage de terminologies spécifiques ou stratégiques pour le dialogue dans l'enquête. Ceci a aussi été d'une grande utilité pour la description ethnographique dense de la chaîne productive et pour la compréhension

des représentations des ouvriers au sujet de leur travail, car il existe des dimensions sensorielles et psychologiques qui ne sont accessibles que par l'expérimentation concrète. D'autre part, travailler auprès des ouvriers a facilité mon insertion, en faisant tomber plus rapidement les barrières et les méfiances vis-à-vis de mes objectifs dans l'usine.

## 2. La noix de cajou au Mozambique : choix technique et industrialisation

Le cajou a été l'une des premières productions locales de Mozambique à se connecter avec l'économie-monde capitaliste. Au début du XX<sup>ème</sup> siècle a commencé l'exportation de noix de cajou *in natura* vers l'Inde (Ohler 1937). Pendant les années 50, le pouvoir politique et la bourgeoisie coloniale portugaise ont considéré l'exportation de noix de cajou *in natura* désavantageuse. Ce qui était en cause, comme l'a observé J. P. Leite (1995), c'était le problème de la complémentarité entre le Mozambique et l'Inde dans ce secteur économique, défavorable pour la colonie portugaise. Car il fallait développer l'industrie. Face aux conditions en Inde, possédant une main-d'œuvre abondante et soumise à une organisation du travail basée sur le décorticage manuel de la noix, la phase la plus ardue et en même temps la plus nécessaire d'ouvriers, la solution choisie au Mozambique a été, avec la mobilisation de beaucoup de capital, le développement de la mécanisation, comme il l'a été suggéré par les agences de L'Organisation des Nations Unies (ONU) à l'administration coloniale portugaise et aux investisseurs [(L') *Agriculture et les industries de transformation au Mozambique*]. L'expansion industrielle a été faite pendant les années 1960, avec l'arrivée du grand capital Portugais (CUF) et international (anglo-américain, dont le siège social se trouve en Afrique du Sud). La consolidation de ce secteur n'a pas été exempte de quelques turbulences. Malgré les difficultés techniques, le secteur a été largement consolidé en 1975, au moment de l'indépendance. Avec le départ des propriétaires, la direction révolutionnaire de Frelimo a décidé que les usines de transformation de la noix de cajou seraient désormais dirigées par des comités administratifs.<sup>2</sup> En 1977, ces expériences de gestion ouvrière ont fait place à une nouvelle administration nommée par l'Etat.

Finalement, une entreprise, Cajou de Mozambique, a été constituée en 1979 pour conduire, pratiquement seule, le secteur industriel du cajou. Malgré les difficultés provoquées par la guerre et par le manque des techniciens qualifiés,<sup>3</sup> l'entreprise Cajou de Mozambique est restée soumise aux dynamiques du système capitaliste global. Très dépendante du marché Nord-Américain, déjà le plus important pendant la période coloniale, et premier consommateur mondial d'amandes de cajou, l'entreprise Cajou de

2 *Frelimo a été fondé en 1962 à Dar-es-Salam (Tanzanie). Mouvement de lutte armée contre le colonialisme portugais, il est devenu la force politique dirigeante après l'indépendance, gouvernant en régime de parti unique et, depuis 1995, en régime démocratique.*

3 *Mozambique a été victime d'une guerre civile entre 1977 et 1992.*

Mozambique a réussi à survivre pendant les années 1980. Elle vendait aux États-Unis les amandes blanches et entières, de préférence de grande taille, à un prix commercial supérieur. En même temps, elle exportait vers les pays européens du bloc socialiste les amandes jaunes et cassées à un prix commercial inférieur. Désigné système *barter*,<sup>4</sup> ces accords ne fixaient que les montants d'amandes à exporter sans spécifier ni les prix, ni les *tailles ou qualités*. Une grande partie des demandes de ces pays étaient des amandes cassées pour être utilisées dans la confiserie. Ces pays ne discutaient pas les prix, laissant ce détail au critère du vendeur (*Plano Director do Caju* 1999: 34).

Longtemps avant la chute de l'Union Soviétique, de nouvelles difficultés ont touché la Compagnie avec l'adhésion du Mozambique, en 1984, aux institutions de Bretton Woods. Les institutions de Consensus de Washington ont obtenu un grand pouvoir d'intervention dans le pays, imposant au gouvernement un agenda libéralisateur. Dans le cas de l'industrie de transformation de la noix de cajou, l'option était la privatisation de l'entreprise Cajou de Mozambique, avec la vente des usines à des entrepreneurs mozambicains. La privatisation des usines de transformation de la noix de cajou a ouvert un débat autour des choix techniques avec les organisations internationales et a mis en doute la viabilité économique des systèmes productifs basés sur des technologies intensives. L'une des premières à le prendre en considération a été l'Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture (FAO). Dans un rapport publié en 1990 – *Mozambique cashew industry study – Rehabilitation of cashew sector assistance* –, les experts de cette agence de l'ONU ont proposé l'introduction d'un nouveau système technique: le *Steam Heating Cutting System* (SHCS), désigné communément par système indien, précisément le système qui finirait par être installé dans l'usine de Jongué, examiné ci-après.

Bien que les protagonistes de cette confrontation au Mozambique – industriels, consultants, techniciens et autres spécialistes – se soient surtout occupés de l'analyse comparative de l'efficacité technique obtenue par ces différents systèmes, le choix entre l'un et l'autre dépasse cet aspect. Ceux-ci impliquent toujours un choix qui ne se résume en aucune façon à l'aspect strictement technique. Comme Geslin (1999: 7-9) le mentionne justement, suivant l'argument développé par Martinelli (1987), le choix technique contient une dimension sociale qu'il faut examiner pour mieux la comprendre. S'appuyant sur les rapports décisifs élaborés par les théoriciens de l'École de Francfort, I. Leite (2005 : 46) précise que les intérêts et les objectifs sociaux, spécialement ceux des groupes dominants, sont déjà insérés dans le « dessein » des systèmes techniques transférés. On y projette en effet ce qu'une société donnée dans un contexte historique concret prétend faire aux individus et aux objets matériels (Nascimento 2012, Ribeiro, Silva e Marques 2012). Harvey (1999: 100) nous montre que les techniques et les technologies sont la forme matérielle du processus de travail à travers laquelle les forces

4 Échange de marchandises contre des marchandises. De ces partenaires Est-Européens, Mozambique a reçu des produits manufacturés, des véhicules de transport et du pétrole.

productives et les relations de production s'expriment. Loin d'être socialement neutres, comme le souligne Martinelli (1987: 321-322), elles produisent un grand impact sur l'organisation du travail et sont indissociablement liées aux luttes sociales et aux rapports de force opposant les travailleurs au capital aussi bien qu'aux conflits ayant lieu dans les espaces de production (Burawoy, 1979: 47). Donc, les choix techniques ne peuvent être détachés des changements sociaux et des structures à l'intérieur desquelles ils font sentir leurs effets. Et leur critique ne peut non plus être séparée de la critique des formes organisationnelles engendrées dans les espaces de production. De plus, elles sont inséparables des politiques de production, plus précisément, de la manière dont le travail est régulé dans l'espace de production, et du rôle des ouvriers dans ce dernier. Comme les capitalistes n'opèrent pas « dans le vide », mais font face, quotidiennement, à diverses contraintes – lutte de classes, limites de la connaissance technoscientifique, coûts de remplacement d'équipements ou de simples opérations de manutention, les choix techniques constituent une ressource précieuse pour que le capital puisse chercher en permanence de meilleures conditions pour la réalisation de surplus (Harvey 1999: 117-124). Cependant, les choix techniques contenus dans un transfert n'impliquent pas, de manière mécanique, l'intensification et la complexification des processus productifs.

En effet, nous ne devons pas oublier que ce qui importe au capital, c'est « le caractère marchandise du produit » (Palloix 1974: 208), c'est à dire, ce qui est produit et non le mode de production. La manière de produire n'est pas une fin en soi, mais simplement un moyen pour la reproduction élargie du capital. Dans le présent cas, le dessein des systèmes techniques de ces usines n'a jamais incorporé le grand objectif poursuivi par le capital : l'obtention de surplus. Dans l'industrie de transformation de la noix de cajou, l'amande de cajou est ce qui compte réellement et non les techniques ni les processus utilisés pour l'obtenir. En conséquence, les systèmes productifs complexes, dans les conditions où la transformation de la noix de cajou au Mozambique se réalise actuellement, n'apportent aucun avantage aux détenteurs du capital. Face à la dérégulation des relations de travail, à l'abondance de main d'œuvre et à la lenteur de la récupération du capital investi en équipements, la façon la plus rapide pour obtenir des plus-values repose, comme l'a bien compris la bourgeoisie mozambicaine émergente, sur l'utilisation intensive de la force de travail – le capital variable de la sphère productive qui est plus proche du capital-argent, car précisément c'est celui qui, dans la formule générale de Marx [1974 (1867)], signifie « liquidité, flexibilité et liberté de choix » (Arrighi 1996: 5).

L'utilisation intensive de la force de travail basée, dans le cas de la transformation de la noix de cajou, sur le travail à la tâche est inséparable de l'agencement juridique et législatif actuellement en vigueur. C'est cet agencement qui a pu rendre légale et, d'une certaine façon, « naturaliser » la sur-flexibilité du travail, adoptant notamment un règlement ordonnateur du travail rural permettant d'éliminer les empêchements légaux au travail à la tâche, en conformité avec les besoins de l'industrie, écrasant ainsi les coûts salariaux, dont dépendent la viabilité des systèmes productifs simples. Il s'agit de mener le

salariat à sa limite extrême, celui de la flexibilité maximum qui permet de se passer, à tout moment, du travailleur. Mais plus encore : selon Meillassoux (1997: 13-15), ce régime salarial, dominant dans les pays périphériques, configure une situation de surexploitation du travail, de captation de la « substance vivante » du travailleur se traduisant par une précarisation croissante de la santé des travailleurs, due aux maladies professionnelles et aux accidents du travail et par, finalement, une réduction de l'espérance de vie.

### 3. Faire comme les experts l'ont prescrit : système technique et politiques de production

C'est dans un nouveau cadre politique qu'apparaissent, à partir de la seconde moitié des années 1990 (Ribeiro 2010), les nouvelles usines de transformation de la noix de cajou. Elles sont inséparables des options politiques imposées par les institutions du Consensus de Washington et adoptées par le gouvernement mozambicain, c'est-à-dire, des dispositions qui, dans le cadre des structures dominantes, conditionnent les opportunités et les choix des gouvernements, des entreprises et des acteurs sociaux. Les propriétaires de ces usines comptent avec une cadre juridique appropriée et ils opèrent dans un contexte social signé par l'abondance de la main-d'œuvre à très bas coût. Bien évidemment, les industries suivent les règles prescrites par les experts des organisations internationales, ce qui se traduit par de nouvelles normes techniques, telles que, par exemple, la norme SHCS, basée sur la cuisson de la noix à la vapeur en association avec la cassure de la coquille au travers de machines semi-mécaniques. C'est le cas de l'usine de Jongué, un cas concret de la réponse, au niveau d'entreprise, trouvé par l'élite pour manœuvrer à son profit les possibilités proposées dans le cadre socio-économique ouvert par les politiques d'« ajustement structurel ».

L'usine de Jongué fut construite en 1997, s'appuyant sur une étude de viabilité économique élaborée par un expert du secteur, ancien dirigeant de « Caju de Moçambique ». Jongué (district de Manjacaze), une des plus grandes zones de production de noix de cajou dans le Sud du Mozambique, fut l'endroit choisi pour installer l'usine. La structure principale, en forme de L, est un bâtiment avec des murs en ciment et une toiture en tôle et en plastique (v. photographie 1). C'est dans celle-ci que se réalisent toutes les opérations de transformation de la noix, à l'exception du calibrage, effectué dans un abri près de l'entrée de l'édifice où se trouvent les deux principaux responsables de l'usine.



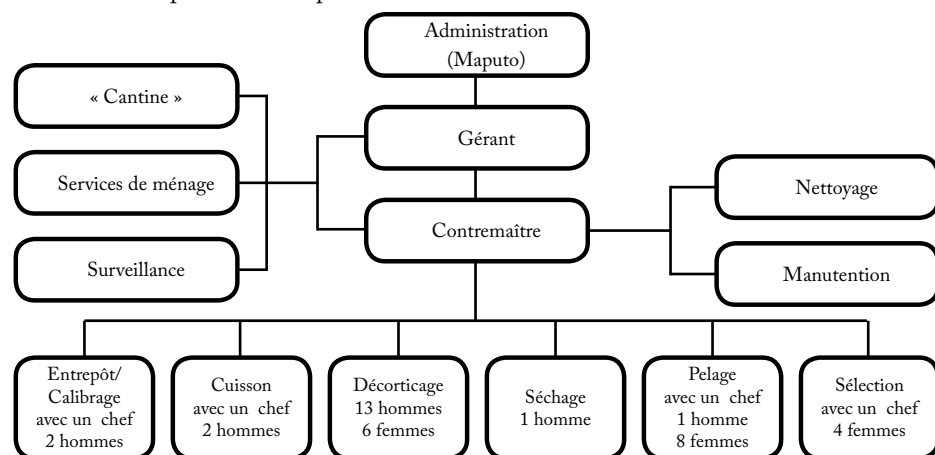
Photographie 1. Vue générale du bâtiment principal de l'usine

Le projet suivit de près les propositions de la Banque Mondiale (BM), de la FAO et d'autres institutions internationales ayant travaillé sur le cajou. La localisation est en accord avec ce qui fut prescrit : une usine insérée dans la zone productrice, de façon à ce que la distance entre les producteurs et les installations de transformation soit la plus courte possible. Outre des coûts de transport de la matière première insignifiants, la proximité des producteurs de noix de cajou en facilite l'acquisition. Au niveau technique on choisit le SHCS, basé sur la cuisson de la noix à la vapeur en association avec la cassure de la coquille à travers des machines semi-mécaniques.

Le patron de cette entreprise était un membre de la seconde génération de l'élite dirigeante du pays qui peu à peu occupa des postes dans l'appareil d'État et écarta l'élite âgée, formée dans la lutte armée. Sa carrière politique et professionnelle est commune à tous les jeunes technocrates de la Frelimo ayant les mieux réussis. Diplômé en Économie, il fut gestionnaire dans une entreprise de l'État et ensuite gouverneur de province. Au milieu de la décennie de 1990 il devint ministre de l'agriculture. En connaissant de près les dossiers produits par les experts qui indiquaient comme alternative aux grandes usines mécanisées la petite industrie basée sur l'utilisation de main-d'œuvre intensive et des systèmes techniques simples, il décida d'exploiter à son profit les opportunités offertes par l'exercice de son poste pour monter son entreprise. Enfin, avec l'expérience dans la bureaucratie et dans les entreprises de l'État, il sut mobiliser ses propres ressources – un certain capital et des connaissances au niveau des entreprises – et celles de l'État, jouant avec habileté les cartes du pouvoir politique et les réseaux de clientélisme qui gravitent autour de celui-ci. Mais la condition de ministre lui causa certaines difficultés politiques qu'il décida de contourner grâce à une manœuvre juridique habile et relativement fréquente : garder le contrôle de l'entreprise sans y être formellement compromis. Ainsi, ce sont sa femme et ses enfants qui ont la responsabilité juridique dans la société, créée en 1996 et siégeant à Maputo.

La transformation de la noix de cajou est un travail collectif qui exige une planification attentive et une rigoureuse coordination des ouvriers. L'objectif est en effet de pouvoir obtenir la plus grande quantité possible de noix blanche et entière, caractéristiques les plus valorisées par le marché, grâce à des équipements simples et au travail humain utilisé de manière intensive, encadrés par une organisation de la production que nous pourrions qualifier de taylorisme atténué. Effectivement, dans ce taylorisme atténué nous avons une division du travail simple, basée sur la dextérité manuelle et, surtout, sur l'habitude et la discipline du corps. Le rythme de travail est imposé non par la machine mais par la tâche répétitive que chaque ouvrier est obligé d'accomplir. On sait que le taylorisme repose sur une organisation, dite scientifique, du travail où chaque ouvrier exécute, idéalement, une seule tâche, si possible résumée en un geste simple. Aussi simple qu'un « gorille entraîné » pourrait l'exécuter (Harvey 1999: 109).

Le modèle taylorien ne vaut rien sans une hiérarchie – expression concrète des relations de force dans l'espace de production et du pouvoir patronal sur les ouvriers – qui impose la discipline et l'exécution des tâches. Dans l'usine, la séparation classique entre réalisation et direction est très claire. Celle-ci détient l'autorité, les savoirs de gestion et techniques, et doit définir les objectifs et les stratégies d'entreprise, ainsi que l'organisation et le contrôle de toutes les tâches dans l'espace de la production. Comme l'organigramme de l'usine enquêtée (figure 1) le démontre, l'administration, située à Maputo et dirigée par son propriétaire, possède le commandement « stratégique », notamment au niveau financier. Physiquement éloignée du contact régulier avec l'espace de la production, c'est au gérant qu'elle délègue le pouvoir. Le chef de la production dépend directement de celui-ci. Malgré sa subordination hiérarchique, son savoir technique, que personne ne possède dans l'usine, constitue un capital suffisant pour lui conférer une considérable autonomie.



**Note:** la « cantine » est un petit magasin de l'entreprise pour vendre des produits alimentaires aux ouvriers et aux ouvrières.

Figure 1. Organigramme de l'usine

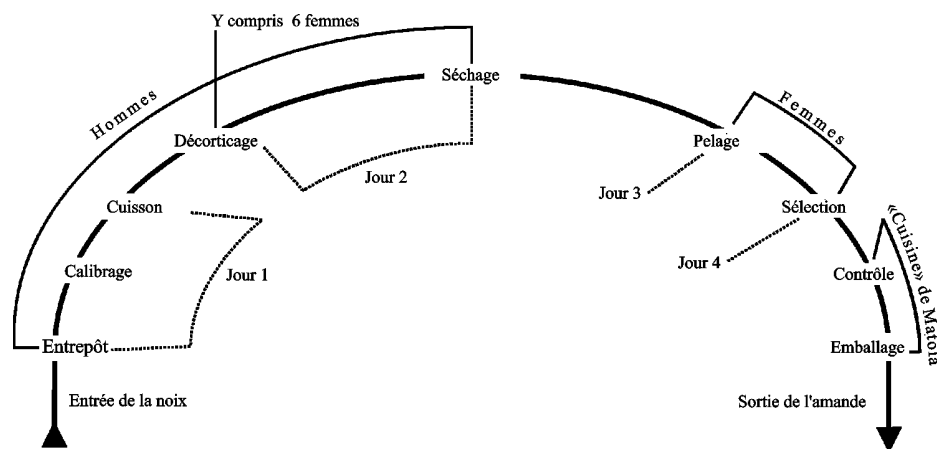
Si dans beaucoup de cas la division entre ceux qui sont au-dessus, à l'étage supérieur, occupé par la direction et des administratifs, et ceux qui sont en dessous, dans la zone de production, est courante (Moulinié 1993), dans cette usine, la séparation est encore plus physique. Alors que les ouvriers occupent l'édifice principal, le gérant a son petit bureau dans un autre bâtiment, plus proche de l'entrée de l'usine. Cette distinction spatiale se prolonge au-delà du propre temps de travail, dans la mesure où le gérant et le contremaître prennent leur repas dans le bâtiment en ciment qui leur sert aussi de logement, alors que les ouvriers déjeunent dehors, sous les arbres. Ainsi, le pouvoir s'exprime non seulement au travers des ordres ou des sanctions, mais aussi dans les pratiques quotidiennes et dans les usages différenciés de l'espace.

Les deux chefs, surtout le contremaître, s'approchent des autres ouvriers par le fait qu'ils ne sont pas détenteurs des moyens de production. Cependant, ils s'en éloignent en tant qu'agents du pouvoir patronal responsables dans l'accomplissement des rythmes établis de la production aussi bien que de la discipline. Ainsi, il faut considérer que « la position des contremaîtres est, effectivement, la plus ambiguë du point de vue du pouvoir de l'entreprise. C'est une zone-frontière qui marque le clivage de classe entre le pouvoir ouvrier et le capitaliste » (Estanque 2000: 266). Bien qu'ils puissent protéger leurs subordonnés dans l'interaction face à face, pendant les moments difficiles, comme les grèves et les autres conflits ouverts, ils sont toujours du côté du patron.<sup>5</sup> Comme un ouvrier l'a justement signalé à propos du chef de production et sans oublier ses compétences techniques, « il sait beaucoup de choses mais il n'aurait pas de travail ailleurs. Les entreprises où il a travaillé sont toutes fermées. Donc, il prend toujours parti pour le patron contre les travailleurs ».

La plus importante force de travail masculine accomplit des tâches dans les secteurs considérés propres aux hommes, comme le calibrage et la cuisson. Dans le secteur du décorticage, autre service estimé masculin, six femmes font compagnie aux hommes. Elles ont été mises ici parce que c'était le seul secteur qui avait des postes disponibles. Quelques-unes ont fini par s'adapter au travail, et ont cessé à démontrer de l'intérêt pour un changement de secteur. Malgré les difficultés, dans ce secteur, les ouvrières peuvent finir plus tôt la tâche quotidienne, donc, elles peuvent rentrer chez elles pour faire les travaux ménagers. Travailler au décorticage n'implique pas de discrimination de salaire ni d'autre type de censure de la part des hommes ou des femmes qui travaillent dans les autres secteurs, où elles réalisent les tâches jugées appropriées à leur condition féminine,

<sup>5</sup> Les conflits sociaux dans l'espace de production sont présents depuis que l'usine est en marche. De nombreux conflits ont été déchainés par les problèmes physiques provoqués par l'huile qui est dans la pelure de la noix de cajou. Très corrosif, la souffrance physique des ouvriers terminait par devenir insupportable: « Nous sommes arrivés à un certain moment, les mains [ont commencé] à se détériorer. Mais ils disent: '- Allez au travail.' Ce jour il y avait confusion. Ne pas entrer. Nous travaillerons quand il y a de l'huile [de copra] (ouvrier). Bien que ce ne soit pas capable d'éliminer totalement les effets provoqués par l'huile de la noix de cajou, l'utilisation dans les mains de l'huile de copra minimise les problèmes de peau; donc, les ouvriers peuvent faire avec une efficacité raisonnable leurs tâches productives. Il a aussi les lésions dans les doigts des mains provoquées par les lames des machines de décorticage de la noix de cajou et les tendinites et d'autres lésions des muscles provoquées par le pelage de l'amande.

comme le pelage, la sélection, le nettoyage et le service de ménage.<sup>6</sup> Finalement, dans la « cuisine » de Matola, ville proche de la capitale du pays, Maputo, principal marché pour l'amande de cajou, les tâches sont aussi accomplies par les femmes (figure 2) dans un petit bâtiment où est effectué le contrôle, la préparation et l'emballage de l'amande.



Note : La « cuisine » de Matola est un petit magasin près de Maputo, où se déroulent les dernières opérations de production avant la commercialisation.

Figure 2. Chaîne opératoire de l'usine, avec distribution de fonctions par sexe et par temps de production

Essentiellement, l'usine reproduit les différences occupationnelles selon le genre existant dans les autres espaces de la vie quotidienne, en particulier dans l'espace domestique, où les femmes réalisent des travaux liés à la production, au maniement et à la confection d'aliments, dont certains exigent de la dextérité manuelle. Comme il l'est affirmé par les hommes et les femmes, dans l'usine, il a des travaux plus appropriés pour les hommes, alors que d'autres sont plus appropriés pour les femmes :

Ceci dépend de la nature du propre travail. La manière dont le travail est fait [de pelage et de sélection] mérite même d'être fait par les dames. C'est un travail avec toute l'habileté d'une dame. Qu'est-ce que c'est le travail d'une sélection ? Les dames, chez elles, sélectionnent l'amande pour pouvoir préparer la nourriture, là aussi elles sélectionnent la noix de la même espèce. C'est simple d'avoir de la flexibilité pour travailler (ouvrier).

6 La femme fait le ménage de la résidence du gérant et du contremaître.

Bien qu'il n'existe pas de discriminations du salaire dues au genre, les femmes ouvrières ne peuvent prétendre à d'autres postes qu'à ceux de chefs du secteur de pelage ou de la sélection. Cependant ces « grades » ne les libèrent pas, surtout en ce qui concerne le premier secteur, de l'accomplissement de leur tâche sous les mêmes conditions que leurs collègues. Bien qu'il n'existe pas de réseaux institutionnalisés de mobilité dans l'espace de la production, être une femme, même lorsqu'on exécute des tâches exigeantes, comme dans le secteur de la sélection, fonctionne comme un facteur limitatif de la promotion.

La transformation de la noix (la matière première) en amande de cajou (le produit final) implique la combinaison d'opérations techniques précises au long de diverses phases qui impliquent de la matière première, des instruments de production, des acteurs sociaux, avec leurs savoirs et leurs gestes inséparables des corps qu'ils mettent en pratique, encadrés par un dispositif d'organisation du travail. Celui-ci implique la gestion du temps, le contrôle et la vigilance. Nous sommes face à la chaîne opératoire dont l'étude devra, selon Martinelli (1991: 66), chercher à identifier la façon dont les acteurs sociaux organisent les opérations techniques, les disposent dans un ordre donné, toujours influencées par les contraintes existantes et les options disponibles. Comme c'est évident, dans cette usine, la chaîne opératoire met en évidence non seulement les aspects techniques et le modèle d'organisation engendré – notamment les instruments de productions utilisés, les temps de travail et les formes de contrôle –, mais aussi le caractère social de la production, la nécessité pour les ouvriers de mettre en pratique des formes de coordination du travail et de coopération dans l'espace de production. Comme nous l'avons vu, lors de la discussion sur les effets produits par le changement technique, cette chaîne opératoire, appuyée sur le travail à la tâche, soumet les ouvriers à des rythmes de travail très intenses et marqués par des gestes simples répétés presque jusqu'à l'épuisement, en échange d'un salaire qui est loin de correspondre à leurs besoins vitaux. Il faut dire que le salaire journalier n'est jamais supérieur à deux euros, insuffisant pour la reproduction sociale des ouvriers et de leurs familles. Par conséquent, tous les hommes et toutes les femmes de l'usine travaillent aussi dans leurs « machambas » – petits terrains agricoles où la propriété est garantie pour leur usage – pour produire les céréales et les végétaux destinés à la nourriture quotidienne, en réservant le salaire pour l'acquisition de marchandises, comme sel, sucre, savon, cahiers scolaires pour les enfants et pour le paiement des tarifs obligatoires relatifs à l'accès à l'école et aux hôpitaux.

#### 4. Conclusion

L'industrie de transformation de la noix de cajou constitue un cas concret de transfert et de localisation des machines, outils, techniques et savoir-faire. Sans prendre en considération la mondialisation, il n'est pas possible de comprendre les changements gestionnaires et techniques vérifiés dans cette industrie, qui produisent de très forts

impacts dans l'organisation de la production et des conditions de travail. Pendant les diverses phases du développement industriel et, plus amplement, de l'économie du cajou au Mozambique, le pouvoir de l'État joue toujours un rôle dans la définition du chemin tracé, surtout dans ses virages importants. À ces moments là, le facteur juridique assume une fonction fondamentale, légitimant le nouvel ordre politique et social et ses intérêts dominants. L'action de l'État est conditionnée par les luttes entre les diverses forces sociales essayant d'imposer la configuration qui leur semble mieux servir la défense, l'élargissement de leurs bénéfices et de leurs privilèges. Donc, à chaque moment, les choix pris proviennent de la corrélation des forces existantes. C'est le cas, comme nous l'avons vu, de la privatisation de l'industrie de transformation de la noix de cajou. Même si les experts néolibéraux prétendent être entendus comme étant de nature strictement technique – usines de grandes dimensions et systèmes productifs complexes versus usines de petites dimensions et systèmes productifs simples – ils sont traversés par des relations de force et de pouvoir éminemment politiques.

Comme nous l'avons rehaussé, le choix technique est inséparable des luttes sociales, notamment de celles qui ont lieu à l'intérieur des espaces de production : c'est la dimension politique de toute forme de transmission et de circulation des savoirs. Le triomphe des petites usines est la conséquence directe des nouvelles conditions économiques qui favorisent la compression des salaires et l'augmentation démesurée de la disponibilité de la force de travail au Mozambique, rendant superflu l'investissement en capital fixe.

Ces changements ont des conséquences très concrètes pour les ouvriers. Le système technique leur impose une augmentation très nette de la durée du travail, marquée par la violence des rythmes de production et la fatigue physique sévère, accompagnée de lésions professionnelles et de déformations corporelles. D'autre part, les conditions politiques et sociales actuellement prépondérantes permettent une compression brutale des salaires, au point de ne pas être suffisants pour assurer la reproduction sociale des ouvriers. Malgré tout, le salariat est décisif pour l'accès régulier, bien que marginal, des ouvriers et de leur famille aux échanges de marché, atténuant la dépendance extrême par rapport à la terre et aux gains, toujours incertains, obtenus grâce à la vente des petits excédents de la production agricole. Vivre en-dehors des réseaux monétaires et des échanges implique un quotidien fait de privations extrêmes et d'un accès limité à certains biens et services. Donc ici nous sommes en présence d'une véritable aliénation du travail, promue par les marchés et par de grandes institutions commerciales internationales, relayée par l'état. Enfin, nous sommes en présence de groupes sociaux dépossédés surtout de tout recours juridique et politique. De plus, cette dépossession semble légitimée, rendue acceptable, par le simple fait des exigences du marché international de la noix de cajou, produit alimentaire et symbolique à la fois, puisque personne en Occident ne peut plus imaginer son rituel de « l'apéritif » sans lui !

## Références bibliographiques

- (L')Agriculture et les industries de transformation au Mozambique (s.d). Nova Iorque, Nations Unies, Assemblée Générale, Appendice III.
- Arrighi, Giovanni, 1996, *O longo século XX: dinheiro, poder e as origens do nosso tempo*. S. Paulo, UNESP.
- Appadurai, Arjun, 1990, « Disjuncture and difference in the global culture economy ». *Global Culture: Nationalism, Globalization and Modernity*. Mike Featherstone, ed., Londres, Sage.
- Bazim, Laurent. 2001, « Industrialisation, désindustrialisation ». *Motifs économiques en anthropologie*. Laurent Bazin et Monique Selim (avec la contribution de Gérard Althabe), Paris, L'Harmattan, p. 111-154.
- Burawoy, Michael, 1979, *Manufacturing consent: changes in the labour process under monopoly capitalism*. Chicago, The University of Chicago Press.
- Burawoy, Michael et al., 2000, *Global ethnography: forces, connections and imaginations in a postmodern world*. Berkeley, University of California Press.
- Chase-Dunn, Christopher, 1991, *Global Formation: Structures of the World-Economy*. Oxford, Blackwell.
- Durão, Susana, 2003, *Oficinas e tipógrafos: cultura e quotidianos de trabalho*. Lisboa, Dom Quixote.
- Estanque, Elísio, 2000, *Entre a fábrica e a comunidade: subjectividades e práticas de classe no operariado do calçado*. Porto, Afrontamento.
- Featherstone, Mike, 1997, « Culturas globais e culturas locais », in Carlos Fortuna (org.), *Cidade, cultura e globalização: ensaios de sociologia*. Oeiras, Celta, p. 83-103.
- Flamant, Nicolas et Monique Jeudy-Ballini, 2002, « Le charme discret des entreprises: l'ethnologie en milieu industriel », *Terrain*, 39, p. 5-16.
- García Canclini, Néstor, 2007, *A globalização imaginada*. São Paulo, Iluminuras.
- Geertz, Clifford, 1992, *La interpretación de las culturas*. Barcelona, Gedisa.
- Geslin, Philippe, 1999, *L'apprentissage des mondes: une anthropologie appliquée aux transferts de technologie*. Paris, Éditions Octarès et Fondation de la Maison des sciences de l'homme.
- Giddens, Anthony (2000), *O mundo na era da globalização*. Lisboa, Presença.
- Granja, Paulo, 2003, « A mina desceu à cidade: memória histórica e a mais recente indústria moçambicana », *Etnográfica*, vol. II (2), p. 403-428.
- Granja, Paulo, 2004, « *Trabalhamos sobre um barril de pólvora* : homens e perigo na refinaria de Sines. Lisboa, Instituto de Ciências Sociais.
- Hannerz, Ulf, 1987, « The world in creolization », *Africa*, 57(4), p. 546-59.
- Hannerz, Ulf, 1992, *Cultural Complexity: Studies in the Social Organization of Meaning*, New York, Columbia University Press.

- Harvey, David, 1999, *The limits to capital*. Londres, Verso.
- Jameson, Frederic, 2001, *A cultura do dinheiro*. Petrópolis, Vozes.
- Lazarus, Sylvain, 2001, « Anthropologie ouvrière et enquêtes d'usine: état des lieux et problématique », *Ethnologie française*, XXXI (3), p. 389-400.
- Leite, Ivonaldo, 2005, « A relação novas tecnologias, mercado de trabalho e educação como tema e como problema » in Alder J. F. Calado e Alexandre Tavares da Silva, orgs., *Cidadania no horizonte do trabalho: reflexões sócio-históricas e pedagógicas*. João Pessoa, Ideia/Edições FAFICA, p. 43-57.
- Leite, Joana Pereira, 1995, « A economia do caju em Moçambique e as relações com a Índia: dos anos 20 ao fim da época colonial » in *Ensaios de homenagem a Francisco Pereira de Moura*. Lisboa, Instituto Superior de Economia e Gestão/ Universidade Técnica de Lisboa, p. 631-655.
- Martinelli, Bruno, 1987, « La fin et les moyens: l'ethnologie et l'intervention technologique ». *L'Uomo*, XI (2), p. 319-341.
- Martinelli, Bruno, 1991, « Une chaîne opératoire halieutique au Togo » in Hélène Balfet, ed., *Observer l'action technique: des chaînes opératoires, pourquoi faire*. Paris, Éditions du CNRS, p. 65-86.
- Martinelli, Bruno, 2000, *Entre systématique et empathie: Réflexion sur la démarche ethnologique*. Aix-en-Provence, Université de Provence.
- Marx, Karl, 1974 (1867), *O Capital*. Lisboa, Delfos, vol. I.
- Médard, Jean-François, 2000, « Clientélisme politique et corruption », *Tiers Monde*, XLI (161), p. 75-87.
- Meillassoux, Claude, 1997, *L'économie de la vie*. Lausanne, Page2.
- Moulinié, Véronique, 1993, « Une ethnographie du pouvoir en usine », *Terrain*, 21, p. 129-142.
- Nascimento, Susana, 2012, « Aproximar a mundos concretos: um pensar da técnica e suas existências », in Fernando Bessa Ribeiro, Manuel Carlos Silva e Ana Paula Marques (organizadores), *Trabalho, técnicas e o mundo, perspectivas e debates*. Vila Nova de Famalicão, Húmus, p. 151-182.
- Ohler, Johan. G, 1937, *Cashew*. Amsterdam, Koninklijk Instituut voor de Tropen.
- Palloix, Christian, 1974, *As firmas multinacionais e o processo de internacionalização*. Lisbonne, Estampa.
- Plano director do caju, 1999, Maputo, Incaju.
- Ribeiro, Fernando Bessa, 2010, *Entre martelos e lâminas: dinâmicas globais, políticas de produção e fábricas de caju em Moçambique*. Porto, Afrontamento.
- Ribeiro, Fernando Bessa, Manuel Carlos Silva e Ana Paula Marques (organizadores), 2012, "Apresentação" in Fernando Bessa Ribeiro, Manuel Carlos Silva e Ana Paula Marques (organizadores), *Trabalho, técnicas e o mundo, perspectivas e debates*. Vila Nova de Famalicão, Húmus, p. 13-24.

- Santos, Boaventura de Sousa, 2001, "Os processos da globalização" in Boaventura de Sousa Santos, org., *Globalização, fatalidade ou utopia?* Porto, Afrontamento, p. 31-106.
- Selim, Monique, 2001, « Entreprise et mondialisation » in Laurent Bazin et Monique Selim (avec la contribution de Gérard Althabe), *Motifs économiques en anthropologie*. Paris, L'Harmattan, p. 59-109.
- Sklair, Leslie, 1991, *Sociology of the global system : Social change in global perspective*. New York, Harvester Wheatsheaf.
- Steger, Manfred B., 2006, *Globalização*. Vila Nova de Famalicão, Quasi.
- Wolf, Eric R., 1982. *Europe and the people without history*. Berkeley, University of California Press.
- Wolf, Eric R. with Sydel Silverman, 2001, *Pathways of power: building an anthropology of the modern world*. Berkeley, University of California Press.